

Il y a quelques années la compagnie de danse Jeanne Simone faisait le voyage de Besançon à Bordeaux. Et pourtant, la ville n'a jamais – ou presque – eu l'occasion de proposer ses pièces chorégraphiques conçues à même l'espace public, ses percées délicates ou carrément cocasses dans les creux de la ville. C'est chose réparée avec *Sensibles quartiers*, promenade dansée, sonore et intuitive, menée dans le nord des Chartrons par le bout de l'oreille.



© Marie Montreux

DE LA MARCHÉ, AUX AGUETS

Laure Terrier a choisi une rue du nord des Chartrons, autour du Glob Théâtre, pour déployer *Sensibles quartiers*, la nouvelle création de Jeanne Simone, comme elle l'avait déjà fait à Sotteville-lès-Rouen. Pourquoi là ? Un peu parce que le Glob tenait à faire vibrer cette danse de proximité non loin de son théâtre, mais aussi parce que l'architecture disparate, inorganisée racontait quelque chose. « Quand je cherche un lieu, je veux rencontrer un quartier comme je rencontre un individu, sans arriver avec des idées préconçues de l'endroit », confie la danseuse et chorégraphe, qui a fondé sa compagnie en 2004. La formule « espace / lieux / corps » s'applique à toutes ses pièces : du statique *Nous sommes* où six individus parlent intimement d'eux tout en interagissant avec les passants, la rue, les lampadaires ou les voitures qui passent, à la filature chorégraphique de *Mademoiselle*, des *Gommettes* qui chambourent les salles de classe à la *Forêt d'écoutants*, respiration à l'écoute des bruits d'un lieu. *Sensibles quartiers* fait à nouveau se déplacer les spectateurs, sur les traces de quatre danseurs et un créateur sonore, « dans une composition de groupe, de marches, de trajets, de mémoires, de relations vibrantes entre des lieux et des corps ». Le protocole prévoit un long travail de documentation en amont – phase de recherches sur le quartier avec une architecte associée, étude de ce qui a fait l'histoire, l'urbanisme et les mouvements de population –, des repérages précis et une soirée de soli chez l'habitant pour favoriser la rencontre. En contraste avec l'écriture chorégraphique qui se fait, elle, en une seule

journée sur le site. « Le protocole est très clair : travailler sur table avant d'arriver, se nourrir de données objectives et ensuite, physiquement, faire émerger une écriture en une journée sur le site, dans une urgence. Cette rapidité-là nous conduit à faire des choix évidents, à aller vers ce qui nous frappe au premier abord. Après toute cette préparation à distance, on redevient instinctif au moment de l'écriture. » Pour cette fenêtre artistique sur un quartier, on retrouve une partie de la bande Jeanne Simone : Guillaume Grisél, compagnon de longue date, Céline Kerrec, danseuse d'ici vue dans *Nous Sommes* ou *Gommettes*, Camille Fauchier, jeune danseuse de la compagnie *Étant donné*, et Laure Terrier herself, qui refait corps avec ses danseurs. Un nouveau compagnon de route, le créateur sonore Loïc Lachaise, est venu apporter sa patte aux projets de Jeanne Simone. « Il fabrique une composition instantanée, à partir du son pris en direct et des micros posés sur chacun d'entre nous. Il décide en temps réel ce qu'il fait entendre aux spectateurs, mais il s'amuse beaucoup avec la distance et le décalage. Parfois le son qui arrive dans le casque peut se produire juste à côté, parfois à 150 m, cela provoque un gros recentrage dans la perception. Finalement, c'est lui qui guide le groupe, à l'oreille. Le concept de déambulation en est chamboulé : les sons emmènent tout le monde avec plus de légèreté qu'une présence physique, dans un rapport très organique. » Celle qui est rattachée au théâtre dans les subventions Drac, et programmée dans beaucoup de lieux d'arts de la rue, se voit avant tout comme une chorégraphe des espaces,

sans plus faire attention aux catégories. « Chez moi la question de l'espace et du lieu est au centre. Dans la plupart des propositions des arts de la rue, je ne suis pas sûre qu'elle le soit autrement que comme espace de diffusion et de visibilité. »

« Si Anna Halprin fait des arts de la rue, alors Jeanne Simone aussi ! », lance-t-elle comme une boutade, citant cette pionnière de la Côte Ouest américaine, ayant tout aussi bien dansé sur son *deck* dans la forêt californienne que proposé des performances dans les théâtres ou des *happenings* dans la ville.

Avant d'être chorégraphe, Laure Terrier a été interprète chez Odile Duboc ou Nathalie Pernet et a appris la composition instantanée dans les stages de Julyen Hamilton. Autant d'expériences qui ont affiné son rapport au corps et à l'espace. Quand elle crée Jeanne Simone, ce n'est pas pour fuir la boîte noire, dit-elle, – sa première pièce se joue sur scène –, mais construire des pièces où l'espace se partage dans une relation triangulaire entre les spectateurs, les usagers du lieu et les actants, dans cette coprésence qui lui est chère tant elle ouvre de nouveaux chemins de la perception. D'ailleurs, elle ne s'interdit pas, un jour – dans pas si longtemps ? – de revenir au plateau...

SP

***Sensibles quartiers*, Cie Jeanne Simone.**
Samedi 20 octobre, à 11 h et 17 h 30,
Dimanche 21 octobre, à 11 h et 16 h,
Glob Théâtre.
www.globtheatre.net

BORDEAUX : LE FAB DESCEND DANS LA RUE !

Le FAB descend dans la rue !

« **Sensibles Quartiers** » de la Compagnie Jeanne Simone et de sa chorégraphe, Laure Terrier, invite à une balade découverte poétique (transgression du réel pour en exprimer l'essence) des quartiers nord des Chartrons du Bordeaux maritime. Casques aux oreilles et yeux grands ouverts, les glaneurs de rêves urbains mettent leurs pas dans ceux de cinq danseurs-performers-comédiens jouant avec toutes les possibilités offertes par l'environnement et ceux qui l'habitent ou le traversent. Tout devient à leur rencontre objet de sensations faisant renaître sous leur regard, leur toucher et leurs mouvements libérés de toute pesanteur, une réalité assoupie. Ainsi les grilles ouvragées d'une propriété deviennent-elles les alvéoles d'une demeure d'apiculteur ; les poutres d'acier prolongeant dans le vide un toit, se métamorphosent en monument improbable à la gloire d'une divinité inconnue ; les façades rectilignes d'immeubles percés de fenêtres alignées sans âme se mettent à dialoguer avec l'espace de verdure sauvage lui faisant face. Joignant les mouvements aux paroles diffusées dans les casques, une performeuse se met à escalader à mains nues la façade d'un immeuble jouant avec toutes les aspérités offertes, sa manière à elle d'abolir la gravité du réel en réalisant sous nos yeux l'insoupçonnable légèreté de l'être.

Des chorégraphies spontanées utilisant le mobilier urbain (rue, place, container, panneau de signalisation, abri bus, bouche d'égout) et l'habitat privé (on s'y introduit par effraction douce) créent l'illusion comique d'être dans une comédie musicale (« la la land », « west side story »...) où tout devient possible grâce aux puissances de l'imaginaire convoqué. L'épisode de l'intrusion de deux comédiens dans un immeuble aux carreaux cassés pour abriter leurs ébats fort sonorisés – ils nous parviennent à l'extérieur amplifiés dans les casques – rejoint en légèreté souriante celui où l'on découvre, au travers de la vitre translucide d'un abri bus contre laquelle elles se plaquent, le début de strip-tease de trois comédiennes. Plus grave est le rappel des substances toxiques enfouies dans le sous-sol d'un espace où devait être construite une école, débouchant ensuite sur la pensée positive de la convivialité née de la résistance des riverains. La traversée d'une sente urbaine séparant les nouvelles constructions à l'architecture contemporaine et l'ancien habitat éventré attendant sa démolition prochaine en exhibant les traces impudiques de sa vie d'antan – tapisseries à motifs surannés, objets de décoration accrochés aux murs comme des lambeaux de peau – délivre les effluves poétiques de « La vie mode d'emploi » de Georges Pérec où l'auteur retraçait un siècle durant la vie d'un immeuble vu en coupe frontale.

De cette balade ludique et poétique sur les pas d'artistes doués d'une humanité à fleur de peau, ressort une douce impression : celle d'avoir été les invités d'une fête improvisée – le Grand Meaulnes et sa fête étrange – dans laquelle, d'étranges étrangers au quartier nous en devenions les acteurs familiers.

Trois performances singulières qui chacune à sa manière nous invite à repenser différemment le territoire. « *La rue est à nous* »...

Yves Kafka



images : Kubra Khademy, Photo Yann Moreau / Sensibles quartiers, Photo Marie Monteiro